

## «EN VOUS SE TROUVE MA CONFIANCE» : MICHEL DE GHELDERODE ET HERMAN TEIRLINCK

---

**E**n janvier 2006, à l'occasion des «175 ans de démocratie» de la Belgique, la poste belge émit deux timbres spéciaux «braquant les projecteurs sur deux protagonistes de l'histoire du théâtre belge»: Michel de Ghelderode - qui mourut en 1962, il y a cinquante ans - et l'auteur flamand d'expression néerlandaise Herman Teirlinck (1879-1967). Le 16 janvier 1945, l'influent historien du théâtre Camille Poupeye avait écrit à Teirlinck qu'il considérait Ghelderode, à côté de lui-même, comme «un des poètes du théâtre les plus authentiques de notre temps: deux Flamands ayant donné au théâtre l'impulsion la plus significative chez nous pour l'indispensable retour aux sources mêmes du théâtre, le jeu».

Teirlinck aurait pu être, comme Ghelderode, un des dramaturges attitrés du *Vlaamsche Volkstooneel* (Théâtre populaire flamand)<sup>1</sup>, mais, franc-maçon et homme à principes, il ne supportait pas «l'agressivité du flamingantisme catholique»<sup>2</sup> de cette troupe, fondée par Jan Oscar De Gruyter en 1920, mais qui, en août 1924, avait été reprise par un groupe d'amateurs catholiques, animé par le notaire Prosper Thuysbaert, Frans Delbeke et Jan Boon. Ce dernier remercia d'ailleurs Teirlinck d'avoir mis fin à l'immobilisme du théâtre en Flandre par des pièces d'avant-garde comme *De Vertraagde Film* (Le Film ralenti).

Malgré des recherches assidues, je n'ai découvert que peu de traces de contacts entre Teirlinck et Ghelderode. De Teirlinck, je n'ai trouvé qu'un fervent éloge publié dans le *Numéro spécial Michel de Ghelderode* de *La Nervie*, sorti de presse le 20 mai 1933. Je le traduis d'après la version autographe, datée du 26 janvier 1932: «Michel de Ghelderode n'est pas seulement un dramaturge compétent et très instruit, qui exploite les valeurs élémentaires de l'art dramatique, ce qui explique pourquoi il est resté si vif, si direct et si empli de mystère; mais il est en outre, et dans une large mesure, un artiste adroit, qui cultive et laisse fleurir son œuvre dans des terres profondément humaines.»

De Ghelderode, je n'ai retrouvé que trois dédicaces sans intérêt: «à Herman Teirlinck, cette vieille image flamande - en souvenir de son ami Ghelderode» (*Les Femmes au tombeau*, 1934), «à Herman Teirlinck, son ami M. de Ghelderode 1934» (*Pantagleize*, 1934),



Timbre-poste de Michel de Ghelderode (1898-1962)  
émis par la poste belge en 2006.

«à Herman Teirlinck, un essai de plus - À force d'essayer, etc... etc. Ghelderode» (*Le Ménage de Caroline*, 1935), ainsi qu'une brève dédicace plus intéressante: «Cher Teirlinck, cette pièce vous était dédiée - l'imprimeur n'en a pas tenu compte. Alors, sur cette page, je trace votre nom... - À TEIRLINCK - et votre qualité: voyant de Flandre... Votre ami, Ghelderode 1935» (*Adrian et Jusemina*, 1935). Selon ses agendas, Ghelderode écrivit à Teirlinck le 23 juin 1933, sans doute pour lui annoncer qu'il acceptait de faire partie le 28 du jury de l'atelier de théâtre de l'Institut supérieur des arts décoratifs (ISAD) fondé par Henry Van De Velde et où Teirlinck enseignait l'art dramatique. Le 17 octobre, il lui adressa une deuxième lettre, ainsi qu'un manuscrit d'*Adrian et Jusemina* composé du 23 juillet au 6 août. Aucun des manuscrits de ce «divertissement» ne confirme la dédicace selon laquelle l'imprimeur aurait oublié de le dédier officiellement à Teirlinck, mais comme Ghelderode a envoyé son texte à son confrère deux mois après son achèvement, il est possible qu'il l'ait composé pour son atelier de théâtre et qu'il ait songé à le lui dédier.

Le 23 juin 1934, Ghelderode fit une nouvelle fois partie du jury de l'ISAD. Après cette date, il rencontra Teirlinck encore deux fois en 1935, les 9 et 10 mai, mais il semble avoir cessé de lui envoyer ses œuvres après la parution de *Le Ménage de Caroline*, le 18 avril. Quoiqu'il en soit, on n'a retrouvé dans les archives de Teirlinck ni *Magie rouge*, parue le 31 août 1935, ni *La Balade du Grand Macabre*, sortie de presse le 26 décembre de la même année.

Ghelderode revit Teirlinck au café Le Globe le 10 mars 1938, en présence de Camille Poupeye, mais il ne reprit vraiment contact avec lui qu'à la fin de 1953, après un long silence, interrompu seulement, à ma connaissance, par une diatribe aussi incompréhensible que méchante, glissée le 30 décembre 1941 dans une lettre adressée à son ami et traducteur Wim Doevenspeck où, parlant de ses pièces *Hop signor!* et *Fastes d'enfer*, il s'emporte: «Et qu'on s'avise de jouer ce théâtre, on s'apercevra qu'il s'agit d'un art primitif, fort et sain, destiné au peuple. Hélas, aucun critique n'en voudra convenir jamais! Les juifs à la Teirlinck ont des disciples, dont la mission sera d'étouffer toute tentative d'une renaissance de la

nation flamande; les juifs qui valent les cléricaux, les extrêmes se touchant, les méthodes s'équivalant!...»

Malgré cette diatribe, Ghelderode s'adressa à Teirlinck, vers le 5 octobre 1953, pour le prier de se rendre à la rétrospective du peintre Florimond Bruneau, qu'il avait l'intention d'organiser à la galerie du Théâtre de Poche, du 17 au 29, pendant les représentations de *Pantagleize*. Le 6 novembre, il remercia Teirlinck d'avoir visité l'exposition de Bruneau et demanda pour celui-ci la distinction d'officier de l'Ordre de Léopold.

#### «MES ANCIENS CAMARADES FONCTIONNAIRES ONT TOUS DISPARU»

Après un nouveau long silence, l'agenda mentionne, à la date du 4 décembre 1961: «écr H. Teirlinck lettre pour moi». Grâce à Alfons Goris, qui était à ce moment directeur du *Hoger Instituut voor Dramatische Kunst - Studio Herman Teirlinck* (Institut supérieur d'art dramatique - Studio Herman Teirlinck), j'ai retrouvé cette lettre en 1981. Elle figurera bientôt dans le tome X de mon édition de la *Correspondance de Michel de Ghelderode*. Elle est une des missives les plus surprenantes que le grand épistolier Ghelderode ait jamais écrites.

Après avoir évoqué quelques vagues souvenirs remontant à l'époque de la création de la pièce *Escorial* (1929-1933), il parle de la maladie qui a failli l'emporter pendant l'automne et de sa grande solitude, pour en venir enfin, gêné, à l'objet de sa démarche: demander pour lui-même ce qu'en 1953 il a sollicité pour son ami Florimond Bruneau, une promotion dans l'un des ordres nationaux. Le prétendu misanthrope des *Entretiens d'Ostende* s'adresse donc à son ancien rival - qui, selon le scientifique du théâtre Jaak Van Schoor, jalousait secrètement ses lauriers parisiens - pour lui demander... une petite rosette:



Timbre-poste de Herman Teirlinck (1879-1967) émis par la poste belge en 2006 en même temps que le timbre de Michel de Ghelderode.

Bruxelles, 71, rue Lefrancq.  
Le 5 décembre 1961

*Cher Herman Teirlinck,  
Cher et vieil ami des  
anciens jours!*

*Une lettre de Ghelderode, voilà bien de quoi vous étonner un peu, n'est-ce pas? Oui, et non pourtant - puisque nous avons vécu tant d'heures dans les mêmes temps et paysages urbains - ce Bruxelles que j'aime comme vous l'aimez! J'aurais pu voyager, m'installer ailleurs, tenté par les grandes villes - hé non! Que nous fûmes heureux chez nous, en ce repli du vieux et doux Brabant, que je le suis encore. Et combien je comprends le bonhomme Érasme qui eût tant voulu expirer dans nos collines bruxelloises, à Anderlecht: «Si le Brabant n'était pas si loin!...» gémissait-il, à Bâle! Serait-ce qu'on meurt mieux chez nous? On n'y vit point mal du tout!*

*Je présume que rien ne vous étonne plus, cher Herman Teirlinck, mais cette épistole possède son motif - que vous lirez par après - encore que de fort peu d'importance pour vous. Pour moi, c'est l'occasion de vous parler, à l'aise merveilleusement avec vous, comme vous l'êtes avec tous. Je ne vous ai écrit qu'une unique missive dans ma carrière, je pense, à propos d'un cher vieil ami peintre - un cœur d'or et un talent noble comme nos peintres de Brabant et de Flandre en ont à l'ordinaire (c'est le génie de cette nation!): je vous turlupinais en ces ans-là pour que vous obteniez une joie, quelque officiel honneur. Ce que vous avez fait avec votre confraternelle et cette gentille malice qui reste votre marque, aussitôt, laissant le doux vieillard ravi - et moi, illuminé de son bonheur. Le peintre s'en mourut quelques années plus tard sans vouloir croire que vous étiez l'homme si puissant et me remerciait toujours d'une bonne action dont le mérite vous revenait! Mais il n'y pas que cette souvenance qui nous lie dans le passé, qui remonte aux rencontres avec le brave Jan Poot, ce sinjoor qui s'entendait à bien vivre, et à l'abbaye de la Cambre où vous donniez un cours*

d'art dramatique. Il y eut aussi certaines soirées très singulières au Théâtre Flamand où «mon» expressionnisme - comme on disait - rencontrait le vôtre... Et j'entendis déclarer (par qui encore, Camille Poupeye?) que votre «expressionnisme» exigeait trop des idées, du monde des idées et trop peu des valeurs plastiques, alors que mon «expressionnisme» s'avérait anarchique, à l'état sauvage! Folles, sottises discussions! Entre temps, les hommes préparaient des guerres atroces, n'est-ce pas, et le Théâtre, la Tragédie... Quelle hallucination!...

Ce qui me rapproche de vous, de rares survivants d'entre deux massacres, c'est peut-être une souriante amertume, cher ami. On pourrait, on devrait être méchant, mais comme l'enseignait mon vieux bon maître Georges Eekhoud, c'est une fatigue, haïr, être méchant - et ce n'est pas simple... L'idéal serait d'être ni bon ni mauvais, indifférent... Oui! Le pourriez-vous? On voudrait... Ai-je une figure à jouer le docteur Faust<sup>3</sup>? Moins encore les Méphistophélès, qui parle faux et que notre Goethe n'a pu rendre ni détestable ni adorable. Une philosophie, une vision de l'existence, de l'univers, assez simplifiée, c'est tout ce qui demeure à présent que l'air fraîchit, comme à la tombée de la nuit. Cet âge nocturne, et les yeux ouverts dans cette nuit apaisante, c'est notre sagesse, une chance de revivre nos songes de toute une existence, notre passé, les visages aimés... Oui. Je vous revois ainsi, et d'autres que j'ai aimés! Des écrivains, des peintres. Où sont-ils. Où êtes-vous, ami dramaturge aux thèmes étranges, exprimant nos états de conscience... La maladie, cette compagne fidèle, obstinée, me tient enfermé chez moi, depuis longtemps: je ne sors plus, à moins d'un miracle, et les familiers ont tous disparu! On ne vient pas chez moi non plus: rarement, un écrivain, un étranger de passage. Je suis «hors du vent», de la course. Je ne m'use plus, mon cœur a trop battu et le silence m'est si bon. Que faire dans une capitale comme Bruxelles, sans fleuve ni sirènes ni navires? Où aller? Au théâtre? Non, n'est-ce pas! Le Théâtre, c'est un songe. Je ne fréquente pas les «gendelettres» associés surtout, ni les fonctionnaires, relations qu'il faut entretenir soigneusement. Mon royaume, c'est une chambre bizarre, pleine de masques, de personnages travestis, d'objets inusités, de petites choses de folklore, des estampes, des tableaux en quantité, oui - un peu la formule qui résume la mentalité d'un héros d'Edgar Poe «du beau, du bizarre, du licencieux en quantité!...». N'exagérons rien. Et des livres qu'on

ne lit pas... De quoi rêver, immensément... On m'oublie, c'est parfait et c'est juste. À l'étranger, aux États-Unis par exemple je jouis d'une sorte de gloire active: on me joue, on confère, on publie mes lettres; il existe même un «journal» intermittent à mon propos et un groupe, parfaitement, The American Friends of Michel de Ghelderode - dont le président est mon biographe: Samuel T. Draper, prof. de lettres à Columbia. Les universités se sont emparées de ma personne - étrange! - et on a vu une délégation, l'an dernier (me croyaient-ils mort? -) venir apposer une plaque sur la maison où je naquis, l'an 1898, à Ixelles, rue de l'Arbre-Béni! Faut-il en rire, en pleurer? Le souffle me manque...

Or, ces derniers mois, avec l'automne j'ai bien manqué de quitter ce pauvre monde: il semblait aux quelques-uns qui viennent encore, dont ce camarade peintre que vous connaissez je crois, Ange Rawoë de Molenbeek-St-Jean, que mon existence s'en allait en cendres. Que non! Me voici, mais comme en sursis! Un singulier sentiment m'habite depuis, et c'est peut-être ce qui me pousse vers telles heures du Passé!... Une crise affective? Le besoin de faire une paix avec cette Patrie qui ne m'a rien fait, aucun mal, aucun bien, où j'ai vécu dans une liberté morale bien précieuse, hors de tout esprit politique. Je m'y sens inconnu, dans ce pays, euphoriquement. Alors, il se passe ceci: mes amis étrangers sont étonnés d'apprendre que je vis très solitaire, hors du mouvement «littéraire» et des académies, loin des honneurs que je ne recherche point, bien que ne les récusant point! Ce qui importe chez ces bons cœurs du nouveau Monde, c'est moins mon œuvre que je ne pourrais édifier, achever sans la solitude et le silence, que le «milieu» précisément, les activités, et tout ce qui trouble - et détruit - le Poète! Pénible malentendu; discussion impossible! Alors quoi?

Cher Ami, ce long propos vous cache assez mal la gêne que j'éprouve à demander votre appui, que je devine discret au possible dans ce cas-ci, et quel diable a donc soufflé votre nom à mon oreille – oui, quel diable, je ne sais plus... Oh! si je n'avais pas été si vilainement malmené, au point de vivre dans un état de crainte quant aux temps qui viennent et qu'il faudra bien traverser, je tiendrais un langage plus fier; mais je ne suis pas fier du tout! Au théâtre, c'est fort extraordinaire, Pitje de Dood... Dans l'histoire de Keizer Karel, un paysan soûl chantait:

O bleke Dood (bis)  
zal ik toch moete sterven?  
Al wie zijn pispot breekt  
moet schijten in de scherven!<sup>4</sup>

Joli, n'est-ce pas? Lorsque notre pochard dut longer le mur du cimetière, il ne chantait plus, il fredonnait à peine... Tel est l'homme! Pauvre de nous! Si vous pouviez, fort de ce que vous conservez de relations, obtenir pour moi, cette fois, ce que je vous ai demandé naguère d'obtenir pour mon regretté Bruneau – et les motifs de justifier pareille «promotion» ne manquent pas, je vous serai reconnaissant, dans le secret de mon cœur. Les occasions n'ont pas manqué ces années révolues, et depuis 1938... Mes anciens camarades fonctionnaires ont tous disparu, morts, et je n'ai jamais plus été dans les «bureaux» ou groupes où se lève le Soleil, je veux dire, où l'on peut rencontrer les «puissances» de ces mondes... Je ne vous en écris pas plus, cher ami... Vous jugerez de l'opportunité de ma démarche, et ce que vous ferez, même si vous ne faites rien, sera bien... En vous se trouve ma confiance, en vous... Et je me sens comme résigné, à regarder la vie – la vie qui revient lentement... Ne m'écrivez pas, mais si vous le désirez, je serais si heureux... Ce serait le signe que vous êtes attentif à ma lettre, même si vous voyez différemment mon état, ma situation...

*Mais je sais bien que vous lui accorderez plus qu'un regard distrait, eu égard aux circonstances où je vous l'ai écrite.*

*À vous, cher et vieil ami, mes sentiments sincèrement affectueux et - par avance - ma gratitude, en caractères d'or, dans mon cœur...*

Votre

*Michel de Ghelderode*

*Non relue ni corrigée! Avec mes excuses. Je vous fais parvenir, en attendant que vous parvienne la réédition de mes Contes crépusculaires... (anciens Sortilèges), un volume anglais contenant des pièces de moi, traduites, avec une préface du traducteur, l'Anglais Hauger<sup>5</sup>.*

*Ghde*

Herman Teirlinck répondit aussitôt, le 8 décembre 1961: «Cher ami, Comme un doux flot, ta bonne lettre vient combler le long silence qui nous séparait. Je m'empresse de te dire que je vais y répondre par *des actes*, en fidèle et obéissante amitié. À très bientôt, vieux frère. Porte-toi bien.»

Ghelderode le remercia le lendemain, au verso d'une photo de son intérieur baroque: «Si heureux de vous lire, cher aîné, cher Herman Teirlinck! Tout un passé s'allume, comme la rampe d'un théâtre... Ainsi, je vous reverrai sans doute, dans cette chambre un peu fantastique, pas trop, mais assez pour que le vulgaire y soit peu aise! Ce me serait une joie profonde! À bientôt! Cher et grand ami! Avec le sourire que j'ai failli perdre! Et que luise la crèche au fond de nos bonnes ruelles de naguère: Kinneke Jézes! Arem Schoûp! (bruxellois signifiant littéralement: Enfant Jésus! Pauvre mouton!)).»

Le 13 janvier 1962, Ghelderode envoya à Teirlinck un exemplaire chaleureusement dédicacé de la réédition de *Sortilèges*, illustrée de trois petits dessins, légendés «KERMESSE AUX BOUDINS»: «au Maître écrivain Herman Teirlinck, ces Contes singuliers, certes; mais d'où certain humour que nous pratiquons en commun n'est jamais absent! Avec l'espoir, les vœux qu'il devine, confraternels, et encore le souhait intense de nous revoir cet an 62, chez moi!... Je prendrai des lampions, et les vetpottokes de l'amitié. Ma profonde affection, Michel de Ghelderode Le 13 janvier 1962». Le 6 mars, Teirlinck lui fit savoir: «Mon cher ami, En attendant le plaisir de venir vous rendre visite (au beau temps!) je vous informe en hâte qu'une commanderie est proposée pour vous. Amitiés.» Le 8 mars, Ghelderode confia à son agenda: «reçu lettre H. Teirlinck annonçant promot. O. N. au grade de Commandeur. De quoi? Attendre.» Et à la date du 8 avril, anniversaire de sa première décoration et date présumée de sa nouvelle promotion, il inscrivit: «Commodore, de quoi? Herman Teirlinck, Couronne ou Léopold II». Ces mots sont la dernière annotation de sa main dans son agenda, car il mourut le 1<sup>er</sup> avril, sans savoir - il était chevalier de l'Ordre de la Couronne depuis le 8 avril 1928, chevalier de l'Ordre de Léopold depuis le 15 novembre 1939 et officier de l'Ordre de la Couronne depuis le 4 avril 1952 - dans lequel des ordres nationaux il allait pouvoir prendre rang comme «Commandeur». La lettre du 5 décembre 1961 est d'autant plus émouvante qu'au moment même où le dramaturge s'humiliait à

mendier «quelque officiel honneur», poussé par un sentiment profond d'abandon et par un besoin insatiable de reconnaissance et d'affection, l'Académie suédoise était en train d'examiner sa candidature<sup>6</sup>.

### **Roland Beyen**

Professeur honoraire de littérature française à la *Katholieke Universiteit Leuven* - membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Adresse : Blighbankhelling 4 / 101, B-8670 Koksijde.

*Correspondance de Michel de Ghelderode*, édité par ROLAND BEYEN, tomes I-IX, éditions Labor / archives et musée de la Littérature, Bruxelles (voir *Septentrion*, XXII, n° 1, 1993, pp. 84-85, XXIV, n° 2, 1995, pp. 85-88, XXXVIII, n° 2, 2009, pp. 90-91 et XXXIX, n° 3, 2010, pp. 90-91).

Le dixième (et dernier) tome paraît en décembre 2012 accompagné de l'index général.

Voir *Dans les coulisses de la correspondance de Ghelderode*, communication de ROLAND BEYEN à la séance mensuelle du 14 avril 2012 de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (disponible sur [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)).

Le numéro 172 (juin-septembre 2012) du magazine bimestriel *Le Carnet et les Instants* contient un dossier détaillé sur Michel de Ghelderode et son œuvre (voir <http://www.promotiondeslettres.cfwb.be/>)

---

### **Notes :**

- 1 Compagnie qui, dans la ligne de l'expressionnisme allemand et du constructivisme, se voulait à la fois populaire et d'avant-garde.
- 2 Voir JAAK VAN SCHOOR, *Ghelderode (1898-1962) en Teirlinck (1879-1967) of het eeuwige dispuut over inhoud en vorm* (Ghelderode (1898-1962) et Teirlinck (1879-1967) ou l'éternel débat sur le fond et la forme), dans *De Vlaamse Gids*, août 1983, p. 67.
- 3 La lettre du 5 décembre était accompagnée d'une photo dédiée: «ANNO ÆTATIS - S. LXIII. Reconnaissez-vous votre Ghelderode de naguère, cher Herman Teirlinck? On se rencontrait alors de la meilleure manière qui fût en notre débonnaire Belgique - doux pays, à tout prendre, et que je prie les dieux de nous conserver tel quel car meilleur il ne saurait être et compte en son sein les meilleurs amis, les meilleurs fils du monde! Prenons garde aux vols de chimères, de rapaces, et vivons comme les anciens! Je ne vous ai jamais oublié et ne le pourrais et je ne puis évoquer vos traits, votre voix sans une plaisance du cœur et de l'esprit, invariablement... Je vous tends ma main maigre, mais il subsiste en ma mémoire des lampions et des «vetpottekes» des fêtes révolues! Votre Ghelderode En 1961 le 5 décembre».
- 4 Cette chanson figure, avec de légères variantes de ponctuation et d'orthographe, dans toutes les éditions de *L'Histoire comique de Keizer Karel*, sous le titre *D'une chanson coûteuse...* Ghelderode en fournit une «Traduction libre» dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> éditions: «Ô blême Mort! / Ô blême Mort! / Me faudra-t-il crever un jour? / Qui brise son vase nocturne / N'a qu'à chier dans ses cothurnes!...»
- 5 *Seven Plays. With an Introduction by George Hauger*, Hill and Wang, New York, 1960. Ce livre est orné d'une dédicace mystérieusement inachevée: «à mon cher «ancien» Herman Teirlinck - ce Théâtre d'où nos bonnes marionnettes ne sont jamais tout à fait absentes... Et parce qu'il m'a confessé les avoir tant aimées en sa jeunesse!... Que la langue de l'âge Élisabéthain ne vienne en rien le troubler, surtout».
- 6 Voir MARCEL VAN NIEUWENBORGH, *De Zweed en de Nobel*, dans *Het Volk*, 11 janvier 1973 et GUNNAR BRANDELL, *Le prix Nobel de littérature*, dans *Revue générale*, octobre 1973, p. 51.